

core, mais ce n'est qu'un assemblage de mots discordants ou des vérités de la Palisse. Alcippe est l'inventeur des pensées suivantes : « Un pleur, c'est un souvenir » ; « les gens dans l'infortune sont malheureux » ; « la vaillance est l'apanage des cœurs courageux. »

Comment nommerais-je celui-ci ? Comment attribuer à un seul un travers qu'il partage avec tant d'auteurs ! Ciel ! quelle abondance d'épithètes ! quel amas de comparaisons ! Tous les adjectifs de la langue française trouvent place en ses écrits et sont jetés au hasard autour de chaque substantif, escortés d'abverbes pesants. Citons en quelque chose : « L'impitoyable et horrible bourreau, pour n'épargner à la jeune fille aucune des douleurs pénibles dont il voulait que son cœur torturé et endolori fut saturé mit cruellement devant ses yeux hagards l'image aimée de l'infortuné et malheureux Arthur. »

*Timantes* ne peut parler d'une personne sans la décrire à l'instant de la tête aux pieds. Il donne la largeur du front, la longueur du nez, les nuances du teint. Les détails de toilette feraient croire qu'il est le mari d'une modiste. Il consacre une page entière à décrire la taille élégante et le pied mignon de mademoiselle Cléopâtre.

Qu'il me soit permis de citer ici deux descriptions empruntées à Théophile Ganthier. Elles vous prouveront que nos plus fiers romantiques ne sont que des novices dans l'art d'être ridicules et que leurs maîtres vivent par delà les mers.

Voici d'abord un portrait de Mademoiselle Mars :

« Hélas ! ce charmant sourire d'où jaillissait l'esprit avec un élan de nacre ; ces yeux furtifs et pleins de séductions dont chaque étincelle tombait sur de la poudre ; ce langage si doux, si rythmé, si mélodieux qu'il faisait demander à quoi pouvait servir la musique ; cette intelligence qui semblait comprendre

tout, qui ajoutait à tout, et surprenait le poète par les sens nouveaux et les percées inattendues qu'elle lui révélait dans son œuvre, rien de tout cela n'a laissé de trace, pas plus que la barque sur l'eau, que le vol du papillon dans l'air ; et encore le papillon colore-t-il les maux qui le poursuivent de la poussière de ses ailes. Personne ne peut décrire ce geste, peindre cette intention, noter cette inflexion de voix »

Pauvre Oronte, né deux siècles trop tôt, si tu vivais aujourd'hui, quelles couronnes ne cueillerais-tu pas avec ton soumet !

Apprenez maintenant, Mesdames et Messieurs, ce qu'étaient les mains de Mademoiselle Ida Ferrier.

« Les belles mains sont peu remarquées dans la foule. Les regards d'une salle vont tout de suite à la figure et à la taille d'une actrice, mais c'est dans ceux qui les recherchent un goût pur et raffiné de connaisseur. De même que les botanistes ne s'adressent pas toujours aux fleurs les plus apparentes, il y a toujours dans une grande foule quelques artistes qui, sous des touffes de rubans et de dentelles, vont chercher les mains comme les fleurs les plus rares et les plus choisies du jardin de l'amour.

La blancheur éblouissante des mains de Mlle. Ida est tempérée par une molle transparence de veines bleues ; les attaches du poignet ont une souplesse et une fermeté telle que nous ne saurions les comparer qu'aux anneaux d'une couleuvre ; le dos de la main est lisse, ciselé comme une canée antique, foimillé de belles fossettes pleines d'ombre, l'intérieur, relevé de petits monticules, et traversé de lignes calmes est une charmante carte de géographie du monde de la beauté ; les doigts aisément pénétrés de lumière brillent au soleil comme des perles ; ils pourraient au reste se passer de bagues, car ils ont tous un ongle fait de la plus belle nacre, un vrai bijou pour lequel je donnerais le diamant de Cléopâtre si je l'avais. »